

Umschau

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur**

Band (Jahr): **47 (1967-1968)**

Heft 10

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UMSCHAU

APRÈS L'ANNÉE RAMUZ...

Lettre de Suisse romande

Dans notre modeste république des lettres, l'année 1967 a bien mérité son étiquette d'*Année Ramuz*. Le vingtième anniversaire de la mort du poète — il s'éteignit à Lausanne en mai 1947 — donna lieu à des manifestations diverses qu'il serait long d'évoquer ici. Rappelons, néanmoins, que l'on apposa, sur l'une des murailles de *la Muette*, une plaque — souvenir évoquant les longues années qu'il passa dans sa maison de Pully. Discours et verrée... Même les plus étrangers aux fastes de la vie communautaire n'y coupent pas. Les états s'emparent des poètes morts et les annexent malgré eux. Ils deviennent des monuments historiques, des ruines émouvantes, des «trésors» que l'on visite. Leur nom figure sur les itinéraires des prospectus touristiques.

On a aussi publié quelques livres sur le grand écrivain vaudois. C'est un hommage auquel il aurait été sensible. On retiendra d'abord une étude fort bien documentée et lucide de *Marguerite Nicod*: «Du Réalisme à la Réalité. Evolution artistique et Itinéraire spirituel de Ramuz¹.» Le titre laisse passer l'oreille des préoccupations universitaires, dirait M. Prudhomme. C'est une thèse, en effet, mais assez large et humaine pour franchir la rampe des exercices didactiques. Un long effort d'approfondissement digne d'un artiste dont toute la vie fut vouée au culte de la patience.

Gilbert Guisan, qui dirige à l'Université de Lausanne un institut de recherches littéraires consacrées aux écrivains romands, publia, de son côté, un excellent «C. F. Ramuz» dans la collection des «Poètes d'Aujourd'hui», à Paris². C'est bien, apparemment, l'une des meilleures introductions que l'on puisse souhaiter à la vie et à l'œuvre du grand Vaudois. Pas à tous ses romans, faut-il le dire? Il s'agit ici d'évoquer le poète, non le créa-

teur des grands récits mythiques de la pleine maturité. Mais enfin, placé sur le bon chemin, le lecteur n'aura pas de peine, ensuite, à se retrouver lui-même au cœur d'une œuvre dont les thèmes fondamentaux sont indiqués dès le départ.

M. Guisan, d'autre part, a fait paraître les deux premiers volumes d'une suite qui en comprendra cinq consacrés à «C. F. Ramuz, ses Amis et son Temps»³. Ce sont de véritables mines de documents choisis pour éclairer la genèse des œuvres ramuziennes. On y trouve un grand nombre de lettres inédites, des articles de journaux, des appréciations extraites des revues, des documents iconographiques du plus grand intérêt. On peut imaginer que les chercheurs à venir puiseront largement dans cet arsenal où revit, en particulier, l'histoire des revues romandes auxquelles le jeune écrivain collabora dans le temps de ses débuts littéraires. Sur «La Voile Latine», «Les Feuilletts», «La Semaine littéraire», nous étions bien mal renseignés. Nous ne le sommes plus, désormais. Leurs animateurs, les Bovy, les Cingria, Gonzague de Reynold, Alexis François, Ramuz revivent sous nos yeux avec leurs enthousiasmes, leurs échecs, leurs querelles. Sans doute, les chroniqueurs d'alors n'avaient-ils pas mesuré l'importance littéraire de ces minces publications où régnait aussi Robert de Traz. Aujourd'hui, nous sommes tentés de nous écrier: Quel merveilleux temps!

Le premier volume nous conduit du «Petite Village» à la «Voile latine» soit: de 1903 à 1904; le second, d'«Aline» à «La Grande Guerre du Sondrebond» (1904—1906). Près de cinq cents pages, déjà, pour environ quatre années: à ce rythme, on se demande comment M. Guisan pourra s'en tirer avec cinq volumes. Quand il abordera «Les Cahiers Vaudois» ne va-t-il pas trouver des montagnes de

documents valables? De toute manière, voici une entreprise bien intéressante et utile!

Impossible, naturellement, de signaler ici tous les numéros spéciaux que les revues et les journaux consacrerent au poète de «La Muette», en cette année qui porta son nom. Est-ce à dire que l'œuvre serait définitivement sortie du purgatoire dans laquelle on la disait tombée à la mort de son auteur? Ce qui nous paraît le plus important, dans ce sens, c'est la publication, par les éditions «Rencontre», des «Oeuvres complètes», en 20 volumes; elle est en cours, introduite par une étude sensible et intelligente de MM. Daniel Simond et Gustave Roud.

C'est la troisième fois, déjà, que l'on offre au public la possibilité d'acquérir «tout Ramuz». Ce qui fait donc la preuve que cette œuvre n'est pas si dédaignée qu'on voulait bien le prétendre. La France, il est vrai, ne semble pas brûler d'intérêt à l'égard des romans de notre poète. Mais quand on apprend que cette seconde collection «Rencontre» (la première parut de 1951 à 1958) tirée à 10000 exemplaires, est presque entièrement souscrite, on se dit qu'il n'y a pas tant de grands écrivains d'outre-Jura qui feraient mieux en Suisse romande. Ne croyons donc point trop à ces peines du purgatoire qui seraient infligées à une grande œuvre. Elle se porte bien. Et son absence dans «la Pléiade» ne doit pas nous alarmer outre mesure puisque la voici disponible dans une très bonne édition.

Puisque nous en sommes encore à Ramuz, signalons un geste assez touchant de la Bourgeoisie de Lens, en Valais.

On se rappelle peut-être que Ramuz séjourna dans ce village durant plusieurs mois des années 1907 et 1908. Il y avait été attiré par un peintre, Albert Muret, qui s'y était établi. Premier contact en compagnie de René Auberjonois. Retour, vers la fin de la guerre (1920, exactement), avec Igor Strawinsky. C'est à Lens que Ramuz écrivit «Jean-Luc persécuté», ce très beau roman. Et c'est là-haut, là-haut seulement, qu'il se déclara heureux!

Un écrivain valaisan ayant rapporté ces faits dans une plaquette, le président de la Bourgeoisie de Lens la fit distribuer à tous les ménages... Voilà une forme sympathique de «culture populaire», et sans doute un argent bien employé.

Mais n'allons pas croire que l'année 1967 fut paralysée dans son activité créatrice, en Suisse romande, par le souvenir de son plus grand écrivain contemporain. Les poètes ont publié des poèmes, les romanciers, des romans, et les auteurs dramatiques, des drames et des comédies. Va-t-on dire que ce fut aussi un peu l'année *Alice Rivaz*? Deux livres d'elle, à quelques mois d'intervalle! Il est vrai qu'ils nous arrivent après un assez long silence.

Ramuz, précisément, avait accueilli ses premiers pas dans la vie littéraire en publiant, à la «Gilde du Livre», «Nuages dans la main», son premier roman. On y découvrait un talent très subtil, une manière très insinuante d'aller au fond des petits drames quotidiens et des tensions intimes. C'était il y a trente ans... La jeune romancière d'alors vient de prendre sa retraite au B.I.T. où elle travailla durant ces trois décennies. Quelques rares livres occupent ce long temps. Alice Rivaz s'est tue, a vécu, aimé, souffert, écrit. De loin en loin, un livre précieux: «Comme le Sable» (1946); «La Paix des Ruches»; «Sans Alcool». C'est peu pour un écrivain aussi doué.

La maladie a passé par là, et les déceptions, et les hésitations d'une vie. Nous les mesurons à lire un petit livre qui nous est arrivé ce printemps: «Comptez vos Jours»⁴, un chef-d'œuvre de finesse, de discrétion, de poésie. A peine des souvenirs: un bilan, un examen de conscience; pesée de la vie, de sa vie; un portrait du père, des aveux voilés, une inquiétude et une joie. L'âge étant venu d'essayer de savoir qui on est — avant de ne plus rien savoir du tout —, Alice Rivaz s'est interrogée si simplement, si profondément, que ce petit livre a pris pour ses lecteurs un poids considérable.

Et puis, en automne, voici «Le Creux de la Vague»⁵ un gros roman, plus de quatre cents pages; une autre plongée,

sans doute, dans le passé, mais à travers les expériences multiples d'un petit monde à part, le monde du B.I.T. cette colonie internationale qui navigue de la rive droite à la rive gauche du lac Léman, de la vieille ville de Calvin aux quartiers neufs, ouverts aux quatre vents de l'esprit. Le petit monde qu'Alice Rivaz a donc fréquenté pendant une trentaine d'années.

Nous sommes en 1933. Au-delà du Rhin, Hitler pousse ses premiers hurlements. La paix du monde, on la sent déjà qui vacille. Genève, et particulièrement cette Genève des activités internationales, est un sismographe de haute précision. On s'y alarme. Romain Rolland vient donner une conférence sur la nécessité de supprimer les guerres. Tel est le cadre.

Ce n'est vraiment que le cadre. «Le Creux de la Vague» n'a vraiment rien d'un roman historique. Ni d'une étude de mœurs, à vrai dire. Il s'agit des humbles drames individuels qui agitent ces jeunes et moins jeunes gens, ces femmes, dont les vies s'entrecroisent sans cesse, et les amours, et les déceptions, et les refus de vivre.

Au centre, une «secrétaire», dans la quarantaine: Hélène Blum. Elle a aimé Jacques Chatenay, il y a six ans; elle l'aime encore; mais il a épousé Nelly, la belle Nelly. Depuis six ans, Hélène vit dans le creux de la vague. Et Jacques n'a jamais pu conquérir vraiment sa femme, qui regrette un autre homme, un autre amour... Tout le monde, y compris Marie-Claire Rivier, vit dans le creux de sa vague, comme si la vie ne pouvait satisfaire personne et laissait tout le monde dans l'attente du bonheur. Hélène Blum... Il faut bien qu'elle se rende compte que ce nom, tout à coup, ne ressemble plus aux autres. L'antinazisme d'outre-Rhin lui donne soudain une curieuse résonance. Au déclin de la jeunesse, Hélène, un peu, chavire. Est-ce un point de départ vers la lumière? Jacques, à son tour, se secoue et découvre en Claire-Lise une possibilité de bonheur... Tout un petit monde, égoïste comme tous les mondes, semble s'éveiller à la vie authentique, à plus de vérité. La vague nous portera peut-être vers plus de bonheur.

Cette trame, à peine indiquée, ne constitue point l'essentiel d'un roman tout en nuances, en délicatesses, en approches psychologiques d'une singulière finesse. Alice Rivaz se garde bien de pousser ses portraits à la dureté de la gravure sur bois. Elle suggère, elle procède par touches significatives, mais sans jamais appuyer. Son art est d'un extrême raffinement et nous éloigne aussi délicatement qu'il est possible de l'humanité misérable et sans âme que le nouveau roman français propage avec une obstination désespérante. Non, nous n'avons pas affaire à des «héros»; les protagonistes de ce récit sont faibles, souvent, sans grande conviction politique ou sociale ou philosophique, mais ils vivent, ils souffrent, ils existent, en un mot. Ce n'est pas une humanité exemplaire mais une humanité émouvante.

«Le Creux de la Vague» nous intéresse enfin par sa qualité esthétique. L'écriture est «classique» en un temps où chacun cherche à crier trop fort et à se faire remarquer. Quelles fraîches descriptions du Vieux Genève, du Bourg-de-Four, de la cathédrale Saint-Pierre! Sans être Genevois, on apprécie les tons du peintre, d'une élégance si sobre et si profonde.

Ayant reçu le Prix de la Ville de Genève pour son roman, Alice Rivaz répondit au magistrat qui la complimentait par une subtile dissertation sur l'art du romancier. Comme on voudrait que les jeunes auteurs de narrations romanesques lisent ces propos! A une époque d'approximations et de pure technique du langage, comme si le contenant était tout, on risque d'oublier que le roman est d'abord la peinture d'une vie parallèle. On veut qu'il soit un pur jeu d'esthète. L'auteur de l'histoire que voici nous redonne confiance dans les vertus toutes simples des vieux romans, comme en écrivait Flaubert, comme en écrivait Proust, ces maladroits...

Maurice Zermatten

¹Droz, Genève. ²Seghers, Paris. ³Bibliothèque des Arts, Paris et Lausanne. ⁴José Corti, Paris. ⁵L'Aire-Rencontre.

Die Zwangsläufigkeiten des Betriebs erschweren es den Theaterleitern und künstlerischen Vorständen manchmal, Distanz zu nehmen und selber kritisch zu analysieren, was sie tun. Um so zuverlässiger müßte die öffentliche Kritik funktionieren. In Zürich hat seit langem keine Aufführung mehr soviel Zustimmung und hohes Lob erfahren wie Jorge Lavellis Inszenierung des Schauspiels «Yvonne, Prinzessin von Burgund» von Witold Gombrowicz im Theater am Neumarkt. Sie ist selbst verglichen worden mit Giorgio Strehlers Theaterarbeit. Der «Arlecchino servitore di due padroni» ist übrigens — nach dem kurzen Gastspiel an den Juni-Festwochen — im Dezember abermals in Zürich gezeigt worden, und wiederum wurde er stürmisch gefeiert. Fragen wir nach einem dritten Theaterereignis, das die Kritik einmütig begrüßte, so stoßen wir auf das Nestroy-Quodlibet, das Maria von Ostfelden in ihrem Theater an der Winkelwiese zusammengestellt und in Szene gesetzt hat.

Es muß auffallen, daß Zürichs Schauspielhaus im Augenblick nicht genannt wird, wenn die Rede von den sehenswerten Inszenierungen geht. Das bedeutet natürlich nicht, daß Shakespeares «Viel Lärm um nichts» oder «Der Talisman» von Nestroy sich nicht des erfreulichsten Zuspruchs der Zuschauer rühmen dürften. Aber es bedeutet, daß die Kritik offenbar andere Vorstellungen vorzieht, totales Theater wie Lavellis Gombrowicz, potenziertes Spiel wie Strehlers «Arlecchino», Frau von Ostfeldens von allem Biedermeier entkleidete Nestroy-Interpretation. Sie wird ihre Gründe haben. Unverkennbar ist, daß diese drei Darbietungen in Räume vorstoßen, die allein das Theater zu erschließen vermag. Lavelli, der junge südamerikanische Regisseur der «Prinzessin von Burgund», bekennt sich als ein Anhänger übersteigerter Situationen und extremer Gefühle: «Ich versuche, jeder dramatischen Situation ihren traumdeuterischen Kontext zu geben, ihren Humor aufzuzeigen, indem ich ihre zähneknirschende Seite herzhaft übertreibe. Ich

betrachte die Übertreibung als eine gewalttätige, aggressive theatralische Form.» Eine ungemilderte Härte, betonte Künstlichkeit und übersteigerte Theatralik kennzeichnen Lavellis Inszenierungsart. Der Zuschauer wird mit einer Als-ob-Welt konfrontiert, die grotesk und unheimlich zugleich ist, über die er lacht und vor der er ein Grauen empfindet. Eine ähnliche Wirkung geht von Nestroy aus, der — in biedermeierliche Gemütlichkeit und Kauzigkeit verpackt — abgründige Vertracktheit und grotesk-unheimliche Doppelbödigkeit ausspielt. Anders liegt der Fall bei Strehler, dem künstlerischen Leiter des «Piccolo Teatro di Milano». Er hat ein großes Repertoire und bevorzugt nicht einen bestimmten Stil. Nur kommt vielleicht in seiner Goldoni-Inszenierung am reinsten zum Ausdruck, was seine künstlerische Arbeit für das Theater bestimmt. Es ist die Reflexion, die so weit getrieben wird, bis sie in der Unendlichkeit (man denke an Kleists Aufsatz über das Marionettentheater) mit ursprünglicher Naivität wieder zusammentrifft: potenziertes, in seine letzten Möglichkeiten hinaus vollendetes Spiel, gleichsam Spiel des Spiels, das Machen und nicht das Sein, aber in so hoher Meisterschaft, daß für den Zuschauer mehr Wirklichkeit und Wahrhaftigkeit entsteht als in der schönsten realistischen oder idealistischen Abbildung der Welt.

Kein Zweifel, daß in dieser Richtung die Zukunft liegt. Was Theater heute ist und was es sein kann, erfährt man nicht in einer so konventionellen und so die geistige und künstlerische Situation ignorierenden Inszenierung wie derjenigen der «Jungfrau von Orleans», die das Schauspielhaus als jüngste Premiere herausgebracht hat, mit einer hervorragenden Darstellerin der Titelrolle übrigens. Man erfährt es in Lavellis konsequenter Gombrowicz-Inszenierung und in den meisterhaft gespielten Spielen eines Giorgio Strehler.

*

Natürlich meine ich das beispielshalber. Die Gelegenheit ist günstig, hier auf ein paar

einschlägige Neuerscheinungen hinzuweisen, die unsere Anschauung bereichern und erweitern. Die «Réflexions sur le théâtre», die *Jean-Louis Barrault* 1949 erscheinen ließ, liegen jetzt — unter dem Titel «Mein Leben mit dem Theater» — in einer deutschen Übersetzung vor¹. Es sind Erinnerungen, selbstbiographische Aufzeichnungen und persönlich gefärbte Überlegungen zum Metier. So wird der Hauptreiz dieses Büchleins, das durch ein Vorwort von Marianne Kesting und einen reichhaltigen Bildteil ergänzt wird, vor allem in der Selbstschau eines großen Mimen, Schauspielers und Regisseurs unserer Zeit liegen. Aber die «Wirklichkeit des Theaters», diese umstrittene und mehrdeutige Forderung, wird in Barraults Notizen und Betrachtungen eindeutig umschrieben. «Theater», sagt er, «ist die Kunst des menschlichen Existierens im Raum.» Das ist seine Formel, um die Ansprüche der alltäglichen, auf Abbildung und Darstellung drängenden Realität abzuwehren. Eine zweite Publikation ist in diesem Zusammenhang zu erwähnen, weil sie die Wirklichkeit des Menschen im Raum sichtbar macht: «Theater — Theater», das Photobuch von *Chargesheimer*, das überraschende und manchmal fast erschreckende Einblicke gewährt². Nicht nur die eigenständige Welt der Szene ist in diesen Meisterphotographien gegenwärtig, sondern die Hinfälligkeit und die Lumpenrealität, aus der sie allabendlich ersteht. Die Rückseite der Dekoration, der Schauspieler in der Garderobe, der Schnürboden, die Horizontleuchten und die Rückhänger sind als Bestandteile der Wirklichkeit Theater ebenso festgehalten wie der Logenschließer und das Publikum. Aufnahmen pensionierter Schauspieler im Altersheim und vor allem Schnappschüsse aus Proben, nicht Stimmung und Atmosphäre nur, sondern die Arbeitsluft und die technischen und menschlichen Details sind mit der Kamera eingefangen.

Der Band enthält einen Essay von *Martin Walser*, einen «Tagtraum vom Theater», der von der Voraussetzung auszugehen scheint, es gebe Strehlers Spiel im Spiel, die antiillusionistische Revolution des euro-

päischen Theaters, Strindberg und die Folgen nicht. «Ich sähe gern das Theater befreit von seinen Kunstzwängen und Abbildungslasten», sagt der Verfasser und vergißt beizufügen, daß es sich da, wo es lebendig ist, längst selber befreit hat. Die soziologischen Partien des Aufsatzes mögen ihre Berechtigung haben: zweifellos ist das Theater für viele Besucher und vielleicht sogar für die Mehrheit des treuen Publikums «ein Kultgelände mit Gesetzen, die von Ungläubigen erfüllt werden», was offenbar besagen will, man spiele Riten und Gebräuche noch durch, ohne sie wirklich zu erfüllen, weil sie dem modernen Bewußtsein nicht mehr entsprechen. Das Bewußtsein aber sollte die Hauptrolle spielen, denn «es gibt keinen öffentlichen Ort außer der Bühne, wo es sich zeigen darf». Die pointierten Forderungen Walsers rennen nicht überall offene Türen ein. Es muß noch viel, noch sehr viel geschehen, bis sie erfüllt sind. Aber daß sie den Eindruck erwecken, nichts sei in der Richtung auf ein von Abbildungszwängen befreites Theater in diesem zwanzigsten Jahrhundert geschehen, ist eine Irreführung. Mag sein, daß Leute noch immer ins Theater gehen, um sich «Edelfeinsinn in die Ohren schmieren» zu lassen, ich streite diese Möglichkeit nicht etwa ab; aber kann man im Ernst behaupten, das sei für die Situation charakteristisch, das treffe die große und faszinierende Entwicklung des Theaters von Pirandello und Brecht bis zu Dürrenmatt und Frisch, dessen neustes Stück «Biografie» übrigens inzwischen im Druck erschienen und ein Beispiel für jenes Theater ist, in dem «Handlungen des Bewußtseins stattfinden»³?

Es gäbe noch weitere Argumente gegen Walsers Schwarzmalerei. Wer etwa die Kulturgeschichte des Kabarett aufschlägt, die *Heinz Greul* unter dem Titel «Bretter, die die Zeit bedeuten» geschrieben hat, dem muß auffallen, wie stark die Impulse sind, die für das zeitgenössische Theater gerade von dieser Kunstgattung ausgehen⁴. Die Agitation, die politische Satire, aber auch die charakteristische Synthese aus Pantomime und Chanson, wie sie beispielsweise die «Frères Jacques» pflegen, sind Elemente

des neuen Theaters geworden, das sich befreit hat. Dada und Karl Valentin, besonders auch Brecht sind hier wenigstens als Stichworte zu nennen, um anzudeuten, wie vielfältig und zahlreich die Fäden sind, die das lebendige Theater mit den Brettern verbinden, die die Zeit bedeuten. Greul informiert nicht streng wissenschaftlich, er hat eine gut lesbare und anekdotenreiche Geschichte des Kabarett geschrieben. Der gewichtige Band ist mit Textzitaten und vielen Bildern ausgestattet, verzeichnet eine immense Literatur und gibt selbst eine ausführliche Diskographie der Kleinbühne.

*

Die Frage nach dem Theater der Zukunft ist damit nicht beantwortet. Neue Wege der Dramatik — das Theater am Neumarkt versuchte mit einem Handke-Beckett-Abend dazu einen Diskussionsbeitrag zu leisten — erweisen sich im Nachhinein vielleicht als Sackgassen oder Irrwege. Daß jedoch die Schranken durchstoßen sind, die Martin Walser noch immer für intakt hält, leidet keinen Zweifel. Ein anderes ist es freilich, den Schritt über sie hinaus zu wagen und sich jenseits mit Anmut und Sicherheit zu

bewegen. Weder Publikum noch Theaterleiter haben dazu immer und überall den Mut; dann ergehen sie sich kleinmütig diesseits, wo das Bewährte, die Routine, wohl auch der «Edelfeinsinn» herrschen. Die Sprechstücke von Peter Handke und die unbedeutenden Nebenwerklein von Samuel Beckett, die an dem erwähnten Abend im Theater am Neumarkt gezeigt wurden, sind wohl doch zu schwach, um den Raum der Freiheit auszufüllen und sichtbar zu machen. Daß es ihn gibt, daß es die neue Wirklichkeit des Theaters gibt, muß in mutigen Vorstößen und Expeditionen immer aufs neue bewiesen werden.

Lorenzo

¹Jean-Louis Barrault, *Mein Leben mit dem Theater*, Verlag Kiepenheuer und Witsch, Köln 1967. ²Chargesheimer/Martin Walser, *Theater — Theater*. Friedrich Verlag, Velber/Hannover 1967. ³Max Frisch, *Biografie — ein Spiel*. Suhrkamp Verlag, Frankfurt a. M. 1967. ⁴Heinz Greul, *Bretter, die die Zeit bedeuten. Die Kulturgeschichte des Kabarett*. Verlag Kiepenheuer und Witsch, Köln 1967.